

Vous irez également chez lady Byron.... Dites-lui... dites-lui tout!... Vous êtes bien dans son esprit....

La voix manqua au malade; quoiqu'il fit des efforts pour continuer de parler, le valet de chambre ne pouvait plus saisir que des mots entre-coupés, au milieu desquels, avec grand'peine, il saisit ceux-ci:

— Fletcher!... si vous n'exécutez point les ordres que je vous ai donnés... je vous tourmenterai... si Dieu me le permet.

— Mais, monseigneur! s'écria celui-ci au désespoir, je n'ai pas entendu une parole de ce que vous m'avez dit.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! fit-il alors; mais il est trop tard maintenant... Est-il donc possible que vous ne m'ayez pas entendu?

— Non, milord; mais essayez encore une fois de me faire connaître vos volontés.

— Impossible!... Impossible, murmura le malade. Il est trop tard.... tout est fini!.... Et cependant.... approche.... approche.... Fletcher, je vais essayer.

Et il redoubla d'efforts, mais tout fut inutile et il ne prononça plus que des mots entre-coupés, comme: "Ma femme!.... mon enfant!.... ma sœur!.... Vous savez tout.... vous direz tout.... vous connaissez mes intentions...." Le reste était inintelligible.

On était au 18, et il était midi.

Les médecins eurent une nouvelle consultation et décidèrent de donner au malade du quinquina dans du vin.

Il n'avait pris, depuis huit jours, comme je l'ai dit, qu'un peu de bouillon et deux cuillerées d'*arrowroot*.

Il prit son quinquina et manifesta l'intention de dormir, par signes; il ne parlait plus sans être interrogé.

— Voulez-vous que j'aille chercher M. Parry? lui demanda Fletcher.

— Oui, allez le chercher, répondit-il.

Un instant après, le valet de chambre revint avec lui.

M. Parry se pencha sur son lit; Byron le reconnut et s'agita.

— Tranquillisez-vous, lui dit M. Parry.

Le malade versa quelques larmes et parut s'endormir.

C'était le commencement d'une léthargie qui dura plus de vingt-quatre heures.

Cependant, vers les huit heures du soir, il s'agita et Fletcher entendit ces mots, les derniers que prononça Byron :

— Et maintenant il faut dormir.....

Puis sa tête retomba immobile sur l'oreiller.

Pendant près de vingt-quatre heures, il ne fit pas un seul mouvement; seulement, par moments, il avait des suffocations et une espèce de râle.

Fletcher appela alors Tita pour qu'elle l'aidât à soulever sa tête malade, qui paraissait tout à fait engourdie; chaque fois que le râle revenait, les deux serviteurs lui soulevaient la tête.

Cela dura ainsi jusqu'au lendemain, 19, à six heures du soir.

Alors Byron ouvrit et referma les yeux sans aucun symptôme de douleur ni sans faire le moindre mouvement d'autres parties du corps.

— Ah! mon Dieu! s'écria Fletcher, je crois que milord vient de rendre le dernier soupir.

Les médecins s'approchèrent, lui tâtèrent le pouls et dirent :

— Vous avez raison, il est mort!...

Le 22 avril, les restes de Byron furent transférés dans l'église où reposaient Marcos Botazaris et le géné-

ral Norman. Le corps était renfermé dans un grossier cercueil de bois; un manteau noir le recouvrait et, sur le manteau, on avait posé un casque, une épée et une couronne de lauriers.

Byron avait manifesté le désir que son corps fût rapporté; mais les Grecs demandèrent à garder son cœur, et ceux-là qui avaient tant fait saigner ce cœur de son vivant l'abandonnèrent mort.

A. D

## RÉCITS DU LABRADOR.

### LES GOËLANDS.

Avez-vous tué des *anglais*? Moi, j'en ai occis des monceaux. Je n'ai pas ménagé davantage les *irlandais*, quoiqu'ils soient beaucoup plus difficiles à tirer à cause de leur rouerie infiniment plus développée.

Ces deux oiseaux — je me hâte de vous dire qu'il s'agit de goëlands — sont, avec les maringouins, puces, punaises et autres insectes innommables, les plaies vives du Labrador.

Avant d'aller plus loin, je crois utile de vous expliquer que le mot *anglais*, ainsi que le dénominateur *irlandais*, dont je me suis servi dès le début de ce récit, sont deux métaphores audacieuses, d'un goût suffisamment germanique pour être appréciées. J'ajoute que la première désigne le grand goëland à manteau noir — *larus marinus* (Linnée); — la seconde, le goëland à manteau gris ou à dos bleuâtre, que Brunn a bien voulu baptiser des noms de *larus argentatus* et de *larus glaucus*.

Cette œuvre de prudence accomplie, — œuvre sans laquelle on m'eût accusé, peut-être, du meurtre de MM. Stephens ou McShane, — il me reste à vous dire pour quel motif le goëland à manteau noir a eu l'honneur d'être traité en compatriote de la plus intéressante de ces deux personnalités estimables.

Il y a une quarantaine d'années, une frégate anglaise, — ce sont les gens de la côte qui le disent, — se perdit corps et biens sur un récif du golfe. La mer jeta au *plain* une foule de cadavres et, lorsque les pêcheurs vinrent inhumer les malheureuses victimes de la tempête et de la brume, ils furent obligés de ravir ces pauvres corps à une nuée de goëlands à manteau noir qui se disputaient la chair de ces tristes épaves. Les pêcheurs de cette époque les appelèrent *mangeurs d'Anglais*. Depuis, un besoin de concision particulier aux gens de mer fit disparaître une partie de l'épithète primitive et aujourd'hui l'on dit seulement: des *anglais*.

Pourquoi appelle-t-on *irlandais* les goëlands à manteau gris? Je ne sais trop. Je crois, cependant, que c'est à cause de la différence d'instinct qui sépare les deux espèces. Peut-être est-ce une allusion délicate au *home rule*, les goëlands à manteau gris paraissant avoir, sur les sommets des épinettes qui couvrent les îles du groupe Mingán, un gouvernement autonome, étranger aux turpitudes traditionnelles de leurs voisins à manteau noir.

Tous les goëlands sont des bandits, des bandits de la pire espèce.

Leur vol est puissant, leur vigueur très grande: aussi en abusent-ils à tout propos contre les faibles.

D'une prudence qui touche à la lâcheté lorsqu'ils ont